Reçu: 13/05/2026 – Accepté: 15/09/2026
DOI: 10.4000/16za4

JAMAIS DEUX SANS TROIS: L'AUTOTRADUCTION TRIANGULAIRE

Rainier Grutman*

Longtemps considérée comme rare ou marginale, l'autotraduction littéraire est aujourd'hui reconnue comme un phénomène largement répandu: des centaines d'écrivains se sont traduits eux-mêmes. Ce numéro d'*Oltreoceano* se concentre sur l'autotraduction dite "multidirectionnelle" (Julio-César Santoyo) entre trois langues (voire davantage), moins courante certes mais dont les études réunies ici montrent néanmoins la remarquable vitalité. En résulte un riche aperçu de la diversité des pratiques qui invite à une compréhension plus large de l'autotraduction comme phénomène multilingue et multidirectionnel.
Si certains écrivains traduisent vers une langue tierce un texte de départ déjà bilingue, d'autres font alterner différentes paires linguistiques selon les œuvres. Toutefois, la forme la plus accomplie du trilinguisme littéraire est celle qui consiste à traduire un même texte dans deux autres langues. C'est là ce qu'on pourrait appeler l'*autotraduction triangulaire*, au sens où chaque "sommet" du triangle est relié aux deux autres par deux "côtés". Elle est illustrée par des autrices comme Laia Fàbregas et Monika Zgustova, ainsi que par Carlo Coccioli, Luigi Donato Ventura ou Felicia Mihali, dont les parcours montrent la diversité des trajectoires entre langues, migrations et pratiques d'écriture.
Une attention particulière est accordée à l'Italie, pays profondément plurilingue où la coexistence de l'italien, de dialectes et de langues minoritaires favorise des formes originales d'écriture. Des poètes comme Fernando Bandini et Michele Sovente associent dialecte, italien et latin. Gerhard Kofler ou Andrea Zanzotto, en revanche, développent des œuvres plurilingues où l'autotraduction demeure malgré tout structurée par des relations binaires. Les configurations trilingues se multiplient également dans l'émigration italophone. Amelia Rosselli, Francesca Criselli et Prisca Agustoni en offrent plusieurs exemples. Au Canada, témoignent de ce même engouement Licia Canton et Gianna Patriarca, tandis que les poésies de Giovanni Costa en italien, français et anglais représentent un cas accompli d'autotraduction triangulaire.

Mots-clés: autotraduction; plurilinguisme; trilinguisme; littérature migrante; autotraduction triangulaire

Third time's the charm: Triangular Self-Translation
Long considered rare or marginal, literary self-translation is now recognized as a widely practiced phenomenon: hundreds of writers have translated one or more of their own works. This issue of *Oltreoceano* focuses more specifically on so-called "multidirectional self-translations" (Julio-César Santoyo) that combine three or even more languages, admittedly a less common scenario but one whose vitality is nonetheless attested in the various essays that make up this

* Université d'Ottawa (Canada).

Oltreoceano, 25. *L'autotraduction trilingue,* dirigé par Rainier Grutman et Fabio Regattin, 2026.

issue. The resulting overview reveals the richness and diversity of these multilingual practices and argues for a broader understanding of self-translation as an inherently multilingual and multidirectional phenomenon.
While some writers translate an already bilingual source text into a third language, others alternate between different language pairs, depending on the title. However, the most accomplished form of literary trilingualism consists of translating the same text into two other languages. This could be called *triangular self-translation*, in the sense that each corner ("vertex") of a triangle is connected to the other two by two lines ("sides"). It is exemplified by authors such as Laia Fàbregas and Monika Zgustova, as well as Carlo Coccioli, Luigi Donato Ventura, and Felicia Mihali, whose careers showcase the diversity of trajectories involving languages, migrations, and writing practices.
Particular attention is paid to Italy, a profoundly multilingual country where the coexistence of Italian, dialects, and minority languages fosters original forms of writing. Poets like Fernando Bandini and Michele Sovente combine dialect, Italian, and Latin. Gerhard Kofler and Andrea Zanzotto, on the other hand, develop multilingual works where self-translation by and large remains structured by binary relationships.
Trilingual configurations can also be found in Italophone migrant writing, as exemplified by Amelia Rosselli, Francesca Criselli, or Prisca Agustoni. In Canada, writers of Italian immigrant background likewise demonstrate the vitality of these practices: Licia Canton and Gianna Patriarca write and translate across several languages, while Giovanni Costa's poetry in Italian, French, and English represents a very accomplished case of triangular self-translation.

Keywords: self-translation; multilingualism; trilingualism; migrant literature; triangular self-translation

Il y a vingt ans, Julio-César Santoyo (2005) égrenait les avis erronés de critiques selon qui l'autotraduction était rare voire carrément bizarre[1], un phénomène jugé digne du cabinet de curiosités. Un tel exercice aurait peu de sens aujourd'hui, car il faut vraiment ne pas vouloir se renseigner pour ignorer que dans la plupart des littératures dites "nationales", on trouve des écrivains qui ont traduit une ou plusieurs de leurs propres œuvres. La bibliographie en ligne que tenait à jour Eva Gentes (2023) répertorie des milliers de publications sur environ 500 autotraducteurs et autotraductrices. Santoyo (2013b: 23) en connaît deux fois plus, dont non moins de 237 actifs dans la seule péninsule Ibérique depuis 1900 (Santoyo 2015: 47; voir aussi le survol historique très documenté de Lagarde). Du côté de l'Italie, Simona Anselmi (2025) en énumère une petite cinquantaine[2] pour la même période, sans compter tous ceux qui se sont traduits en ou de l'italien avant 1900. Pour les 120 dernières années, donc,

1 Pour Miguel Sáenz (112), traducteur notamment de Günter Grass et Bertolt Brecht, l'autotraducteur était «un bicho raro» (littéralement «une drôle de bestiole»).

2 En 2014-2015, dans le cadre d'un assistanat de recherche à l'époque où elle préparait son doctorat à l'Université d'Ottawa, Tiziana Nannavecchia avait trouvé non moins de 77 noms depuis l'époque de Pirandello.

elle mentionne une vingtaine d'auteurs (néo)dialectaux qui se sont traduits en italien, de Luigi Pirandello à Andrea Zanzotto – chiffre bien sûr provisoire et sans doute bien en-deçà de la réalité. Son article fait état d'autant d'autotraducteurs "exogènes". Il s'agit tantôt d'étrangers qui se traduisent en italien (Brugnolo 2009a; 2009b), tantôt d'Italiens qui se traduisent dans une autre langue (souvent, mais pas toujours, dans un contexte d'extraterritorialité temporaire ou d'émigration permanente). Quant à la plus récente "letteratura italiana della migrazione"[3] (c'est-à-dire issue de l'immigration et non plus de l'émigration), elle fournit aussi une demi-douzaine de noms à l'article d'Anselmi.

Des constats comparables peuvent être faits pour d'autres pays[4]. Le présent numéro d'*Oltreoceano* se concentre cependant sur un cas de figure moins courant: celui d'écrivains qui publient en plus de deux langues et, de surcroît, se traduisent entre elles. Santoyo (2013a: 215-216) parlait à leur sujet d'«autotraduction multidirectionnelle». L'exemple le plus ancien est probablement Raymond Lulle (Ramon Llull), savant majorquin du XIII[e] siècle qui s'est souvent traduit entre le latin et son catalan natal, mais aussi dans d'autres langues, dont l'arabe, qu'il maîtrisait bien, même si aucune version arabe de sa main ne nous est parvenue[5].

Précisons: il ne s'agit donc pas d'auteurs qui connaissent trois langues (ou davantage) mais choisissent d'en écrire dans une seule, comme le fit hier Józef Teodor Konrad Korzeniowski sous le nom de Joseph Conrad ou le fait aujourd'hui l'écrivain libano-canadien Rawi Hage. Nés à un siècle de distance, ils ont cependant en commun de publier dans leur troisième langue (l'anglais, appris après le français dans l'un et l'autre de ces deux cas). Il ne s'agit pas non plus d'écrivains dont l'œuvre bilingue cache une langue tierce toujours restée à l'ombre de leurs deux langues d'expression littéraire. Samuel Beckett, Jorge Semprun et Nancy Huston ont ainsi tous appris l'allemand dans leur jeunesse mais ne s'en sont guère servis pour écrire. Quant à la Japonaise Tawada Yōko, aujourd'hui célébrée en Allemagne comme écrivaine «exophone» (selon sa propre expression), elle a fait du saute-mouton par-dessus le russe, appris bien avant l'allemand. Plus près de l'Italie, on peut penser à Amara Lakhous, dont la carrière bilingue en arabe et en italien met entre parenthèses le français

3 La banque de données en ligne, commencée par Armando Gnisci en 1997, est de nouveau disponible, à l'adresse suivante: https://www.basili-limm.it/

4 Au Canada, Trish Van Bolderen (2021: 238-241) a découvert 115 autotraducteurs pour la seule période 1971-2016, tableau qui peut encore être enrichi d'une bonne dizaine de noms en ajoutant la littérature jeunesse (Grutman & Roman 2026) et l'éclosion récente de l'écriture autochtone…

5 Voir https://quisestlullus.narpan.net/fr/le-plurilinguisme et, pour situer Llull dans la tradition du plurilinguisme médiéval, Santi (244-248).

appris à l'école en Algérie, comme le fit plus tôt Alba de Céspedes avec l'espagnol paternel. De mère italienne et de père cubain, elle était bilingue dans la vie quotidienne mais italophone sur le plan littéraire. La deuxième moitié de sa carrière comporte cependant un volet francophone (Bramati; Ciminari & Contarini): c'est en français que de Céspedes écrit *Les Chansons des filles de mai* et le roman *Sans autre lieu que la nuit*, œuvres qu'elle traduira assez rapidement dans sa langue maternelle (*Le ragazze di maggio*, *Nel buio della notte*). Chez elle comme chez Lakhous, l'autotraduction fait donc appel à une seule paire de langues. Même quelqu'un comme Vassily Kandinsky, poète en plus d'être le grand peintre abstrait que l'on sait, qui publia en russe, en allemand et en français (dans cet ordre) – soit un idiome de plus que de Céspedes ou Lakhous – ne s'est traduit qu'entre les deux premières de ces langues (Wanner 44-75). Son œuvre poétique a beau être trilingue, la part autotraductive est "seulement"bilingue…

Pourtant, même en établissant des critères aussi stricts, on ne revient pas bredouille d'un voyage au pays des trilingues, bien au contraire. Adrian Wanner, dans le même livre sur la "Muse bilingue" des poètes russes, fournit l'exemple fascinant de l'hyperpolyglotte Elizaveta Kul'man, disparue très jeune, non sans avoir laissé une œuvre abondante en plusieurs langues. Sa série de *Piiticheskie opyty / Poetische Versuche / Saggi poetici* comprend ainsi des autotraductions simultanées, obtenues en faisant la navette entre le russe, l'allemand et l'italien, qui sont en plus des (pseudo)traductions du grec! (Wanner 2020: 19-43). On peut considérer cette forme d'autotraduction comme vraiment *triangulaire*, au sens où chaque sommet du triangle est relié aux deux autres par des côtés.

Quels trilinguismes?

Le présent numéro s'ouvre sur un article panoramique où Eva Gentes distingue trois scénarios:

1. L'autotraduction vers une troisième langue de textes de départ qui contiennent déjà deux langues, opération qui implique par conséquent trois langues, même pas dans la même mesure.

2. L'alternance entre les paires de langues impliquées dans différents projets d'autotraduction: les langues source et cible changent donc d'une œuvre à l'autre, mais sans que l'opération ne fasse jamais intervenir les trois langues pour une même œuvre.

3. Elle réserve l'étiquette "multidirectionnel" à l'autotraduction d'un seul et même texte en deux autres langues.

Les écrivains qui préparent la même œuvre dans leurs trois langues d'écriture

créent le triangle que je viens d'évoquer: c'est une sorte de sommet du trilinguisme littéraire. Les deux premiers types, en revanche, restent structurellement tributaires des modèles binaires connus selon Gentes (dans ce numéro). D'où sa préférence pour le troisième type, qu'illustrent dans son article Laia Fàbregas et Monika Zgustova, deux autrices actives en Catalogne: Zgustova y est arrivée de sa Tchécoslovaquie natale et Fàbregas y est née. L'une et l'autre travaillent (ou ont travaillé) avec trois langues, entre lesquelles elles se sont également traduites à plus d'une reprise. Outre le catalan et le castillan, leur répertoire littéraire comprend le tchèque (pour Zgustova) et le néerlandais (pour Fàbregas). Eva Gentes montre comment, chacune à sa façon, elles dépassent la dynamique binaire de l'autotraduction bilingue en compliquant les processus d'écriture et de traduction entre plusieurs langues. La démarche de Zgustova est en outre éclairée par l'entretien inédit que Gentes a généreusement mis à la disposition de la revue *Oltreoceano* pour inclusion dans ce numéro.

Deux autres auteurs abordés dans les pages qui suivent ont un tel profil "multidirectionnel". Le premier, Carlo Coccioli, est d'origine toscane mais passe une partie de sa jeunesse à Tripoli et à Fiume, villes qui appartenaient alors à l'Italie. Après quelques années (1948-1953) d'écriture française à Paris, Coccioli s'installe à demeure au Mexique, où il va prendre l'habitude de préparer deux ou même trois versions linguistiques de ses livres (Tanzmeister 235-237). Valentina Mercuri, qui lui a consacré sa thèse de doctorat, nous raconte ici quelques-unes des vicissitudes de *Piccolo Karma* en italien, *Pequeño Karma* en espagnol et *Petit Karma* en français (voir aussi Del Río Zamudio). Moins connu est Luigi Donato Ventura, qui quitta son Bari natal en 1867, juste avant la création de l'État italien (voir Cagidemetrio 2002). Les spécialistes de l'écriture migrante aux États-Unis connaissaient les versions française et anglaise de l'histoire de "Peppino, cireur de chaussures", mais grâce aux recherches de Martino Marazzi, on a retrouvé le texte de départ en italien. Dans sa contribution, Maria Rita D'Aviera, élève de Marazzi, compare les deux autotraductions (différées ou consécutives), que semble unir un destin plus rectiligne que chez Coccioli, plus porté à la pollinisation croisée…

Une compartimentalisation tout aussi (voire plus) nette s'observe dans la carrière désormais trilingue de Felicia Mihali, écrivaine roumaine établie au Québec depuis 2000. Elle commence par traduire ses romans roumains en français avant de passer à l'écriture directe dans cette dernière langue, dessinant ainsi un trajet assez typique, que vient toutefois compliquer sa décision d'embrasser le bilinguisme canadien en ajoutant l'anglais à son répertoire. En résultent d'une part, comme le montre Neli Eiben, des autotraductions françaises faites non plus à partir du roumain mais à partir de l'anglais et d'autre part, depuis 2020, une sorte de retour au roumain qui vient boucler la boucle par le biais de l'au-

totraduction. En effet, Mihali a traduit dans sa langue maternelle au moins deux livres qu'elle avait écrits en anglais et traduits elle-même en français:

- *A Second Chance* > *Une deuxième chance pour Adam* > *A doua șansă pentru Adam*;
- *Pineapple Kisses in Iqaluit* > *Une nuit d'amour à Iqaluit* > *O noapte de dragoste la Iqaluit*.

Ces exemples méritent pleinement d'être considérés comme des autotraductions *triangulaires*. C'est moins vrai des auteurs qui écrivent effectivement en trois langues, voire se traduisent même entre elles, mais le font pour des titres différents.

Tel était, au demeurant, déjà très vraisemblablement le cas de Raymond Lulle jadis: sauf erreur, il ne semble pas avoir écrit le même livre en trois langues. Même constat, à une époque plus récente, pour l'Argentin Manuel Puig, qui (co) écrivit un de ses romans en anglais (*Eternal Curse on the Reader of These Pages* > *Maldición eterna a quien lea estas páginas*) et un autre en portugais (*Sangue de amor correspondido* > *Sangre de amor correspondido*) avant de les traduire dans son espagnol natal, mais il s'agit de deux projets bilingues.

Montréalaise (au moins) trilingue, Lisa Carducci s'est surtout traduite de l'italien ancestral au français maternel, mais aussi à l'occasion entre le français et l'anglais (dans les deux directions, qui plus est), voire du français à l'espagnol[6]. À chaque fois, il s'agit cependant de paires de langues différentes. Installée en Chine depuis plus de trois décennies, Carducci a appris le mandarin mais, comme le laissent entendre ici Paolo Magagnin et Fabio Regattin, il est loin d'être acquis qu'elle se soit chargée seule des versions chinoises de ses textes français ou anglais portant sur sa *Wahlheimat*. Si cela s'avérait bel et bien être le cas, les trois versions de certains de ses textes la placeraient plutôt dans la catégorie "multidirectionnelle" que dans celle des auteurs d'autotraductions "alternantes".

La même question se pose, mais pour d'autres raisons, pour Jaroslav Melnik, écrivain lituanien d'origine ukrainienne, qui a bien voulu répondre à quelques questions pour ce numéro. Très à l'aise dans plusieurs langues, il écrit normalement en lituanien, puis se traduit soit en ukrainien, soit en russe (mais pas, apparemment, entre ces deux dernières langues). Les autotraductions russes, qui plus est, demeurent inédites et donc invisibles. Comme il l'explique dans l'entretien, Melnik ne publie jamais ces versions russes, qu'il a uniquement préparées à

6 Voir Van Bolderen (2021: 344, 355-358), qui a approfondi la question des autotraductions canadiennes (parfois trilingues) à composante espagnole dans deux autres publications (Van Bolderen 2022; 2024).

l'intention d'éditeurs français qui voudraient le publier mais ne connaissent pas de traducteurs compétents à partir du lituanien. L'avantage concurrentiel que permet ainsi d'obtenir ce détour par le russe (ce qui, pour un Ukrainien, peut être considéré comme un sacrifice) montre que la vieille expression française «Paris vaut bien une messe» n'a pas perdu toute sa pertinence…

L'autotraduction trilingue à composante italienne

Revenons cependant en Italie, pays où paraît *Oltreoceano*, pour constater avec Tullio De Mauro que «l'Italia è multilingue e non lo sa, e nemmeno vuol troppo saperlo»[7]. De Mauro visait surtout les autres langues territorialisées et reconnues comme telles par la loi 482 de 1999. Elles sont tantôt étrangères au tronc commun latin (l'allemand, le slovène, l'albanais, le grec), tantôt romanes (le francoprovençal, le catalan) voire apparentées à l'italien mais sans en être un dialecte pour autant (le sarde, le frioulan, le ladin). S'y ajoute toutefois la très considérable variation diatopique à l'intérieur de l'italien parlé – un Génois comprendrait-il un Napolitain si chacun s'exprimait dans la variété du terroir? – sans même effleurer la vieille et *vexata quaestio* de ce qui, dans le contexte italien, constitue une variété dialectale vs. une langue à part entière[8]. Ce sont là deux «voies différentes, entrelacées mais non identiques», du "plurilinguisme" en Italie (De Mauro 134).

Chose certaine, la richesse diatopique est une réalité historique dont la poésie s'est saisie avec une vigueur nouvelle dans le second après-guerre (Pasolini), précisément au moment où la transmission des dialectes comme langues natales commençait à être menacée au fur et à mesure que l'italien gagnait du terrain (par l'instruction, la radio et la télévision). Ce qui nous intéresse ici, c'est que ce réveil poétique a pu dépasser l'opposition-juxtaposition italien-dialecte en faisant intervenir un troisième code.

La solution la plus curieuse à cet égard est sans doute celle qu'ont trouvée Fernando Bandini, de Vicenza, et Michele Sovente, de Cappella (Naples), deux poètes dialectaux qui écrivaient également en latin (Bernardi Perini). Bandini considérait tout aussi morts le vicentin post-vernaculaire que le latin classique;

7 La phrase est tirée de sa préface au livre d'Anna Bogaro (Bogaro 12) sur les "littératures cachées" écrites en langues "minoritaires" au sens de l'article 1er de la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* (1992), dont le texte officiel est disponible ici: https://rm.coe.int/168007c07e.

8 «Nel calderone sempre bollente della questione lingua/dialetto le lingue "altre" storicamente presenti nella penisola da secoli, confluiscono nel *mare magnum* dialettale» (Bogaro 52).

aussi les situait-il à distance égale de l'italien (De Blasi). Aux yeux de Michele Sovente, en revanche, l'italien national et le napolitain natal étaient également vibrants. Il entendait même le (second?) souffle du latin dans les grottes volcaniques de son enfance, où siégeait jadis la Sibylle de Cumes. Sovente trouvait une unité organique à ses trois langues poétiques:

> La cosa che più mi sta a cuore in questo momento è la poesia "trilingue": uno stesso testo lo scrivo contemporaneamente in dialetto, latino, italiano oppure in latino, italiano, dialetto, e via di seguito (cité dans Liberti 123).

Ainsi s'explique la 6e section, entièrement trilingue, de son recueil *Cumae* (1998, voir l'édition critique qu'en a procurée Liberti 394-423).

L'un des plus célébrés parmi les poètes dialectaux bilingues, le Trevisan Andrea Zanzotto, ne s'est pas aventuré dans le passé mais dans l'ailleurs en choisissant l'anglais pour ses *Haiku for a Season* (2012), qu'il traduira lui-même en italien (*Haiku per una stagione*). Or, que je sache, Zanzotto n'a pas proposé trois versions linguistiques d'un même poème. Son trilinguisme, autrement dit, existe à l'échelle de l'œuvre entière, non des textes individuels, bien davantage travaillés par le binôme italien-dialecte. À partir de l'Alto Adige, région encore plus septentrionale que le Veneto de Bandini et Zanzotto, Gerhard Kofler édifia une œuvre poétique importante, bilingue à la base mais avec des ouvertures vertigineusement polyglottes: outre le dialecte germanique (apparenté au bavarois) parlé au Sud-Tyrol, l'italien de l'école, puis l'allemand standard (dans sa variante autrichienne) de l'université – ce qui constitue un premier trio –, il lui arrivait d'employer le napolitain, également appris en bas âge, voire l'espagnol mexicain. Selon Brugnolo (2014: 57), les *Poesie di mare, terra e cielo* (2003) comprennent un cycle napolitain avec des autotraductions en italien et en allemand. Chez Kofler se côtoient donc deux langues et deux dialectes péninsulaires.

Voilà déjà quatre autotraducteurs trilingues pour la seule Italie contemporaine (la carrière des poètes mentionnés s'étend au XXIe siècle: Kofler nous a quittés en 2005, Sovente et Zanzotto en 2011, Bandini en 2013). Et cela pour la seule catégorie des autotraducteurs dits "sédentaires"[9], qui correspond moins directement à la mission d'*Oltreoceano: rivista sulle migrazioni*. De ce dernier point de vue, celui des migrations, le Bel Paese n'est pas en reste non plus: nous avons déjà rencontré deux autotraducteurs trilingues d'origine italienne (Coccioli, Ventura) qui étaient partis pour le Nouveau Monde. Plus compliquée est

9 Selon la terminologie proposée dans Grutman (2015: 10-12). Le phénomène n'est pas propre à l'Italie: on trouve des autotraductions triangulaires en Alsace (Ronald Euler, Tomi Ungerer, André Weckmann, Edgar Zeidler), en Bretagne (Fabi Lemg), en Catalogne (Josep Carner, notamment), etc.

la trajectoire d'Amelia Rosselli, écrivaine italienne née en France d'une mère britannique: Sara Di Gianvito (2022 et ici) étudie les modalités d'écriture trilingue de Rosselli, qui a aussi entrepris des démarches autotraductives (Sciarrino 2015; 2016: 141-161).

Le déplacement en sens inverse existe également: la Brésilienne Francesca Criselli, qui s'était déjà traduite dans l'italien de ses parents, a ajouté la corde anglaise à son arc depuis qu'elle a déménagé en Islande. Et puisqu'il est question du Brésil, il ne faudrait pas oublier Prisca Agustoni, que nous a gentiment signalée Marisa Martínez Pérsico. Née à Lugano, en Suisse italienne, Agustoni s'établit au Brésil après des études à Genève. En résulte un trilinguisme poétique (italien, portugais, français) avec de multiples croisements linguistiques, notamment sous forme d'autotraduction.

Qu'il me soit toutefois permis de m'attarder un peu à mon propre pays adoptif: le Canada. Sa vaste communauté italienne compte plusieurs autotraducteurs, les plus étudiés étant Marco Micone et Antonio D'Alfonso. Micone s'est traduit entre le français et l'italien (Puccini), D'Alfonso entre l'anglais et le français (Ferraro; Pivato 20-22). S'il s'avérait que leurs projets autotraductifs ont également fait intervenir des étapes d'écriture dans le dialecte molisan de leurs parents, comme le soutient Joseph Pivato (19) au sujet de D'Alfonso, ils devraient figurer ici aux côtés de Licia Canton et Gianna Patriarca, qui se sont l'une et l'autre traduites à partir du dialecte parlé en famille pendant leur jeunesse.

L'Italo-Montréalaise Licia Canton (Pivato 22-25; Van Bolderen 2021: 352-355) a traduit son expérience migrante dans plusieurs nouvelles, surtout en anglais mais aussi en français et même en italien, chronologiquement la quatrième langue de son répertoire (elle n'avait que quatre ans quand sa famille déménagea au Canada). Certaines nouvelles ont été traduites en italien (notamment par Luisa Marino ou avec le concours de Giulia De Gasperi); Canton a elle-même rendu en italien ses poésies écrites au départ dans son dialecte natal de Cavarzere, près de Venise (Rosei; Canton 2015). À l'aise dans toutes ces langues, Canton rédige d'habitude en anglais mais elle semble aussi avoir traduit au moins une nouvelle du français à l'anglais et une autre de l'italien en anglais (on trouvera les versions originales dans Canton 2017). Comme Kofler, elle vit entre plusieurs langues (majoritaires et minoritaires) mais comme Zanzotto, elle ne semble pas avoir produit elle-même trois versions linguistiques différentes du même texte.

Non plus à Montréal mais à Toronto, la poétesse Gianna Patriarca écrit surtout en anglais mais elle n'hésite pas à se traduire en italien –langue apprise à l'école en Italie, où elle est restée jusqu'à l'âge de neuf ans– voire à s'exprimer en dialecte, en l'occurrence le *ciociaro* de son Lazio natal (elle est née à Ceprano, dans la province de Frosinone). Dans un essai écrit pour la revue *Interfrancophonies*, Patriarca (2015: 94-95) revient sur ses expériences d'autotraductrice,

essentiellement de l'anglais vers l'italien[10] (plus rarement en sens opposé), mais aussi parfois du *ciociaro* en anglais (Pivato 26-27). Or, à la fin de cette espèce de confession se trouve un poème «écrit dans les trois langues à l'intérieur de [s]a langue» (Patriarca 2015: 95; voir aussi Patriarca 2019), soit le sicilien (et non pas le *ciociaro*, assez étonnamment), l'anglais et l'italien, sans que l'on ne connaisse ni l'ordre de composition ni la direction de traduction de ce texte trilingue (Van Bolderen 2021: 366-369).

Giovanni Costa, Sicilien de naissance, part en Amérique comme jeune adulte, pour compléter ses études universitaires, et finira par s'établir à Montréal. C'est sans doute l'autotraducteur trilingue italien-français-anglais le plus prolifique. On lui connaît trois triangles linguistiques: *Alternanze Alternances Alterations* (1999), *Al di là dell'orizzonte* (2004) et *È un gioco di foglie ≈ C'est un jeu de feuilles ≈ It's a playing of Leaves* (2009). D'après les calculs de Trish Van Bolderen (2021: 360-361), ces recueils comprennent non moins de 169 poèmes autotraduits de l'italien en anglais et en français – ou vice versa.

L'autotraduction trilingue se porte plutôt bien, autrement dit. Ce rapide survol a permis d'en identifier un nombre ma foi surprenant. Puisse le présent numéro, préparé dans un esprit de parfaite collaboration avec Fabio Regattin, dont il me fait plaisir de saluer l'efficacité et la bonne humeur, lancer l'enquête…

Œuvres citées

Anselmi, S. (2025): L'autotraduzione in e dall'italiano. In N. Bąkowska, A. Ceccherelli & I. Marchesini (Éds), *Lezioni di Traduzione 4. Self-Translation as Self-Inclusion of Diversity / Autotraduzione come autoinclusione della diversità* (pp. 103-122). Bologna: LILEC. Tiré de https://doi.org/10.6092/unibo/amsacta/8694 (Consulté le 15/09/2026).

Bernardi Perini, G. (2009): Poeti neolatini tra bilinguismo e trilinguismo [Fernando Bandini e Michele Sovente]. In E. Pianezzola (Éd.), *Il latino del Pascoli e il bilinguismo poetico* (pp. 13-25). Venezia: Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti.

Bogaro, A. (2010): *Letterature nascoste. Storia della scrittura e degli autori in lingua minoritaria in Italia*, préface de Tullio De Mauro. Carocci: Roma.

Bramati, A. (2020): Alba de Céspedes: dall'educazione plurilingue all'autotraduzione. Il caso *Sans autre lieu que la nuit / Nel buio della notte*. In F. Regattin (Éd.), *Autotraduzione: pratiche, teorie, storie = Autotraduction: pratiques, théories, histoires* (pp. 69-92). Città di Castello: Emil.

Brugnolo, F. (2009a): *La lingua di cui si vanta Amore. Scrittori stranieri in lingua italiana dal Medioevo al Rinascimento*. Roma: Carocci.

Brugnolo, F. (Éd.) (2009b): *Scrittori stranieri in lingua italiana dal Cinquecento ad oggi*. Padova: Unipress.

Brugnolo, F. (2014): Italienisch-Deutsch-Italienisch: Gerhard Kofler und die poetische Selbstübersetzung. *Zibaldone. Zeitschrift für italienische Kultur der Gegenwart*, 58, pp. 51-70.

10 Parfois avec l'aide de Maria Grazia Nalli.

Cagidemetrio, A. (2002): Trilinguismo letterario: il caso americano di Luigi Donato Ventura. In F. Brugnolo & V. Orioles (Éds), *Eteroglossia e plurilinguismo letterario. II. Plurilinguismo e letteratura* (pp. 377-388). Roma: Il Calamo.

Canton, L. (2015): Se traduire au quotidien. *Interfrancophonies*, 6, pp. 87-92. Tiré de https://doi.org/10.17457/IF6_2015/CAN (Consulté le 15/09/2026).

Canton, L. (2017): "Il negozio della lana", "Ma cinquième année" et "In the Stacks". In K. Chircop, N. Arrigo & A. Bonomo (Éds), *In-Between Spaces: percorsi interculturali e transdisciplinari della migrazione tra lingue, identità e memoria* (pp. 161-181). Avellino: Sinestesie.

Ciminari, S. & Contarini, S. (Éds) (2023): *Alba de Céspedes e gli anni francesi*. Firenze: Franco Cesati.

De Blasi, N. (2010): Dialetto (usi letterari del). In R. Simone (Éd.), *Enciclopedia dell'Italiano* (pp. 363-365). Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana. Tiré de https://www.treccani.it/enciclopedia/usi-letterari-del-dialetto_(Enciclopedia-dell'Italiano)/ (Consulté le 15/09/2026).

Del Río Zamudio, S. (2020): Carlo Coccioli y *Piccolo Karma* vs *Pequeño Karma*: autotraducción. *Oltreoceano. Rivista sulle migrazioni*, 16, pp. 137-148.

De Mauro, T. (2005): Come parlano gli italiani. *Quaderns d'Italià*, 10, pp. 133-148.

Di Gianvito, S. (2022): *Nell'officina poetica di Amelia Rosselli. Il plurilinguismo dei Primi Scritti e il ruolo del Diario in tre lingue*. Firenze: Franco Cesati.

Ferraro, A. (2014): Antonio D'Alfonso ou du vertige autotraductif. *Tradução em Revista*, 16, pp. 42-54. Tiré de https://www.maxwell.vrac.puc-rio.br/23231/23231.PDF (Consulté le 15/09/2026).

Gentes, E. (2023): *Bibliography: Autotraduzione / autotraducción / self-translation*, 42e livraison, février 2023. Tiré de https://app.box.com/s/52h3hwsqqty5l34j99hmxqlamb4814q0 (Consulté le 15/09/2026).

Grutman, R. (2015): Francophonie et autotraduction. *Interfrancophonies*, 6, pp. 1-17. Tiré de http://interfrancophonies.org/images/pdf/numero-6/1_Grutman_Interfrancophonies_6_2015.pdf (Consulté le 15/09/2026).

Grutman, R. & Roman, K. (2026): Littérature jeunesse et autotraduction au Canada contemporain: une première exploration. *Strenae. Recherches sur les livres et objets culturels de l'enfance* (https://journals.openedition.org/strenae/), sous presse.

Lagarde, C. (2023): La autotraducción: un proceso que no cesa. In F. Lafarga & L. Pegenaute (Éds), *Planteamientos historiográficos sobre la traducción en el ámbito hispánico* (pp. 193-214). Kassel: Reichenberger.

Liberti, G. A. (2018): Cumae *di Michele Sovente. Edizione critica e commento*. Thèse de doctorat. Napoli: Università degli Studi di Napoli Federico II.

Pasolini, P. P. (1952): Introduzione. In P. P. Pasolini & M. Dell'Arco (Éds), *Poesia dialettale del Novecento (con traduzioni a pie di pagina)* (pp. IX-CXIX). Parma: Guanda.

Patriarca, G. (2015): La langue à l'intérieur de mes langues. M. Della Casa (Trad.). *Interfrancophonies*, 6, pp. 93-96. Tiré de http://www.interfrancophonies.org/images/pdf/numero-6/7_Patriarca_Interfrancophonies_6_2015.pdf (Consulté le 15/09/2026).

Patriarca, G. (2019): La trilogia di una lingua. M. Della Casa (Trad.). In F. Regattin & A. Ferraro (Éds), *Gli scrittori si traducono* (pp. 99-101). Città di Castello: Emil.

Pivato, J. (2020): Self-Translation as Problem for Italian-Canadian Authors. *Oltreoceano. Rivista sulle migrazioni*, 16, pp. 15-30.

Puccini, P. (2014): De l'écriture à l'autotraduction: l'histoire migrante de *Gens du silence* de Marco Micone. *Tradução em Revista*, 16, pp. 55-68. Tiré de https://www.maxwell.vrac.puc-rio.br/23239/23239.PDF (Consulté le 15/09/2026).

Rosei, S. (2013): Intervista a Licia Canton, scrittrice italo-canadese. Tiré de https://www.societa-

delleletterate.it/2013/05/intervista-canadese/ (Consulté le 15/09/2026).
Sáenz, M. (1993): Autor y traductor. *Senez. Revista de traducción/Itzulpen Aldizkaria*, 14, pp. 103-118. Tiré de https://eizie.eus/es/publicaciones/senez/19930701/saenz (Consulté le 15/09/2026).
Santi, F. (2013): Bilinguismo e mediolatinità. Il caso di Ramon Llull autotraduttore. In A. Cecchelli, G. E. Imposti & M. Perotto (Éds), *Autotraduzione e riscrittura* (pp. 241-252). Bologna: Bononia University Press.
Santoyo, J.-C. (2005): Autotraducciones: una perspectiva histórica. *Meta*, 50, 3, pp. 858-867.
Santoyo, J.-C. (2013a): Autotraducción: ensayo de tipología. In P. Martino Alba, J. A. Albaladejo Martínez & M. Pulido Correa (Éds), *Al humanista, traductor y maestro Miguel Ángel Vega Cernuda* (pp. 205-221). Madrid: Dykinson.
Santoyo, J.-C. (2013b): Esbozo de una historia de la autotraducción. In C. Lagarde & H. Tanqueiro (Éds), *L'autotraduction aux frontières de la langue et de la culture* (pp. 23-35). Limoges: Lambert-Lucas.
Santoyo, J.-C. (2015): Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica. *Glottopol*, 25, pp. 47-58.
Sciarrino, E. (2015): Traduire à quatre mains: le cas d'Amelia Rosselli. *Transalpina. Études italiennes*, 18, pp. 79-92.
Sciarrino, E. (2016): *Le plurilinguisme en littérature. Le cas italien*. Paris: Archives contemporaines.
Tanzmeister, R. (2010): Literarische Mehrsprachigkeit und Selbstübersetzung am Beispiel des dreisprachigen Schriftstellers Carlo Coccioli. In P. Cichon & al. (Éds), *Sprachen – Sprechen – Schreiben. Blicke auf Mehrsprachigkeit. Georg Kremnitz zum 65. Geburtstag* (pp. 225-276). Wien: Praesens.
Van Bolderen, T. (2021): *Literary Self-translation and Self-translators in Canada (1971-2016): A Large-scale Study*. Thèse de doctorat. Ottawa: Université d'Ottawa.
Van Bolderen, T. (2022): The Spanish Imposition: Literary Self-translation into and out of Spanish in Canada (1971-2016). *Mutatis Mutandis. Revista Latinoamericana de Traducción*, 15, 1, pp. 130-151. Tiré de https://doi.org/10.17533/udea.mut.v15n1a08 (Consulté le 15/09/2026).
Van Bolderen, T. (2024): Trilingual Literary Self-Translation: An Interview with Two Montreal Writers, Hugh Hazelton and Alejandro Saravia. *Journal of Literary Multilingualism*, 2, 1, pp. 130-140. Tiré de https://doi.org/10.1163/2667324x-20240108 (Consulté le 15/09/2026).
Wanner, A. (2020): *The Bilingual Muse. Self-translation among Russian Poets*. Evanston: Northwestern University Press.